

L'Œil classique. *Littératures classiques* n° 82, 2013. Sous la direction de SYLVAIN GUYOT et TOM CONLEY. Un vol. de 314 p.

Réunis à la suite d'une journée d'étude à Harvard en 2010, ces dix-huit articles dus à des chercheurs reconnus – canadiens, états-uniens et français –, spécialistes de littérature du XVII^e siècle, d'histoire culturelle ou de philologie, traitent des modalités du regard entre 1600 et 1719 environ. Le prisme choisi relie les lettres à la société, aux sciences, à l'anthropologie (celle du corps) ou à la question de l'identité et de l'altérité (culturelle ou sexuelle). Il n'est donc pas question ici de la simple *vision* des scientifiques, ou d'un *regard* abstrait, mais bien d'un *œil* vivant et incarné, dans l'expérience du corps comme dans les jeux de pouvoir. Après un avant-propos théorique, quatre sections scandent ce voyage sensible : *Aux bords du siècle*, *Multiplicités*, *Frontières*, *Actes de regard*.

L'introduction (S. Guyot) propose en premier lieu de déconstruire la chimère d'un œil classique unique. Face au rationalisme scientifique et au spectacle monarchique déjà bien étudiés, un champ de recherche nouveau émerge en effet : celui de la diversité des modes de voir, multiples car propres à chaque groupe social et chaque individu même, en fonction de leur positionnement corporel, spatial et épistémologique. Mais une telle approche risquerait de faire perdre à l'enquête une direction ferme, qui est donc cherchée dans la problématisation astucieuse d'un regard comme *événement* : comment les actes de vision singuliers s'inscrivent-ils dans une culture tout en déplaçant, par leur singularité même, les coordonnées de cette culture ?

Un premier parcours circonscrit le champ chronologique et problématique de manière négative en montrant, qu'en amont comme en aval du siècle, rien n'est fixé et que tout fait débat. Ni la science rationnelle des passions d'un Le Brun vers 1715, ni l'idée d'un regard purement objectif en 1600, ni le contrôle absolu des images par le pouvoir après 1697 ne sauraient caractériser un XVII^e siècle divers et ondoyant. Face à la science moraliste, A. Viala révèle que le regard est aussi expérience renouvelée de l'énigme, chez Watteau et dans les cercles galants ; T. Conley, qu'il est pensé par Béroalde comme nécessairement entaché de subjectivité, à l'instar de l'acte de lecture ; J. S. Ravel, que les représentations picturales de l'expulsion des comédiens italiens gravent dans la mémoire visuelle leur pouvoir de contestation. *Experimental*, *subjectif* et *contestataire* : voici le nouvel œil classique.

La deuxième partie affine l'enjeu des débats, au cœur de la période : le rôle des lettres comme force d'opposition, c'est-à-dire simultanément de résistance et de proposition de nouveaux modèles du voir. Deux études partent de concepts foucauldien pour considérer dans le prisme littéraire une force de résistance à l'uniformisation de la société monarchique : les lettres s'opposent ainsi à l'hétéronormativité croissante (M. Greenberg), le théâtre se constitue comme hétérotopie, lieu échappant au moins partiellement du contrôle du pouvoir (Chr. Biet). Trois autres articles montrent que les lettres, par-delà la simple critique, sont également capables de proposer de nouvelles manières de regarder plus marquées par le sentiment et l'émotion que celles qu'inspirent la raison d'état ou la raison tout court, que ce soit à travers les affects dans la tragi-comédie (Corneille analysé par Cl. Thouret), l'hilarité dans l'histoire comique (Sorel étudié par D. Bertrand), l'éblouissement devant la grâce féminine dans la tragédie racinienne (S. Guyot).

L'œil ayant été ainsi situé au confluent de la physiologie, du social et de l'émotion, la section suivante le replace dans le domaine du savoir. En effet, si l'on ne définit plus le regard classique par la seule idée reçue d'une rationalisation de la vue, comment reste-t-il capable de connaître ? La réponse est double : l'œil classique marque l'avènement de nouveaux phénomènes et d'une nouvelle manière de voir. Ainsi, des phénomènes de rupture remettent en cause des certitudes anciennes : Pascal valorise l'expérience visuelle directe dans la querelle sur le vide (J. D. Lyons), et la comète de 1680 est l'occasion de souder les lecteurs mondains dans le rejet des superstitions populaires (C. Goldstein). Mais si le visible peut ainsi être recomposé, c'est

que la vision joue d'un paramètre de flexibilité fondamental : la relation duelle de proximité et de distance qu'elle entretient avec son objet. Donc, si la vue se rapproche au maximum de son objet dans le monde tragique (J. Cherbuliez), chez La Fontaine (J. N. Peters) et chez Bossuet (A. Régent), elle prend au contraire de la distance pour bien juger, qu'il s'agisse d'empirisme chez le premier ou de providentialisme chez le second.

L'œil classique ayant été ainsi défini comme une *praxis* plutôt flexible, le recueil se termine logiquement en la confrontant directement à l'ordre politique avec lequel elle doit composer. S'il s'agit d'esquiver le pouvoir pour Descartes (J.-V. Blanchard), les autres articles montrent que le pouvoir est plutôt objectivé. Parfois, en bien : on le rêve ainsi idéalement juste et magnanime, y compris sous les traits de la sorcière Médée (H. Bilis) ou ceux des guerriers du passé (M. Roussillon). Pourtant, d'autres textes sont plus critiques ou subversifs, à l'image d'un récit de voyage qui décrit le sérail comme un panoptique glaçant (M. Longino), ou des *Fables* appelant le lecteur à se ressaisir d'un pouvoir sur lui-même par la connaissance et par l'action (D. Reguig).

L'unité de ce recueil se fonde sur une double exigence heuristique : comprendre l'éblouissement classique plutôt que de le subir, et réévaluer les théories de Foucault ou de Starobinski à la lumière des *visual studies*. En ce sens, l'apport le plus positif et original est de chercher comment le XVII^e siècle pense la perception en dehors du dualisme cartésien entre corps et esprit auquel on l'a trop longtemps résumé, et qui est très contesté actuellement par les neurosciences. Dans ce but, la plupart des auteurs soulignent l'importance de l'affect dans la perception et évoquent les facultés que le XVII^e siècle place entre raison et sens, à savoir l'imagination et le *sensus communis*. L'âge classique ayant ainsi théorisé par avance l'interface entre la perception, l'affect, le corps et l'agir que notre époque redécouvre à peine, on comprend d'autant mieux qu'il soit stratégique, pour un réseau de pouvoir (scientifique, religieux, monarchique, mondain voire féminin) de contrôler les corps en captant les regards, ou *a contrario* que les individualistes comme le Fablier souhaitent échapper à ce formatage. Bien sûr, un dessein ambitieux mis en œuvre en si peu de pages ne peut éviter quelques zones d'ombre. Outre une bibliographie finale inexistante : face au théâtre si présent, on regrette l'absence d'arts comme le roman, la prédication, ou encore la poésie non narrative, dans lesquels la perception est fréquemment analysée et manipulée ; en ce sens, *La Princesse de Clèves* aurait pu recevoir un traitement plus équitable. La tradition de l'exercice spirituel et de la méditation, évoquée par A. Viala comme une troisième voie – outre le rationalisme et la galanterie – pour configurer le rapport psychocorporel autour du visible, aurait mérité des développements. Il aurait été intéressant d'inviter des historiens de la science et de la philosophie à compléter l'histoire des mentalités, en particulier sur Gassendi, infatigable pourfendeur du dualisme cartésien, mais aussi sur les néo-scolastiques, Aristote pensant l'unité de l'âme et du corps en un même sujet. Mais il serait illusoire d'espérer de cet ouvrage particulièrement riche et novateur qu'il soit exhaustif : il trace un programme de recherche colossal et en recueille de brillantes prémices. Nul doute qu'il invite et invitera les chercheurs à porter un regard neuf sur l'âge classique.

FLORENT LIBRAL